

FONTENAY-LE-COMTE PARCOURS CONTEMPORAIN

LORiot & MÉLIA

Parts d'ombre



9 JUILLET / 1^{ER} OCTOBRE 2011
MANIFESTATION D'ART CONTEMPORAIN

ŒUVRES DANS DIVERS SITES DU CENTRE HISTORIQUE

EDITO

Avec cette 13^e édition du « Parcours Contemporain », la Ville de Fontenay-le-Comte vous invite une nouvelle fois à un cheminement très personnel.

De la Maison Chevolleau à l'Orangerie, du Musée à la Chapelle des Filles de Notre-Dame, de la Maison Billaud à la cave de l'Hôtel Gobin, laissez-vous guider par LORIoT et MELIA, pour (re)découvrir, avec eux, le monde, notre ville, notre histoire, sous un jour que vous ne connaissiez pas. C'est une belle expérience artistique et intellectuelle – au demeurant unique en Vendée – bien loin du consumérisme culturel habituel.

Dans une société où règnent l'individualisme et la consommation de masse, l'homme n'a-t-il pas – plus que jamais – besoin d'être au contact de créations qui le renvoient à une dimension sensible ?

Bonne promenade à tous.

Hugues Fourage
Maire de Fontenay-le-Comte
Conseiller régional des Pays de la Loire
Président de la Communauté de communes

Jean-Claude Barbeau
Adjoint à la culture, au patrimoine et au
tourisme

« PARTS D'OMBRE »

Les artistes François Lorient et Chantal Mélia deviennent le couple Lorient et Mélia en 1992, le jour où ils furent conjointement subjugués par une étrange tache de lumière sur un mur : l'image disparaît lorsque le chat endormi sur une partie d'un miroir, posé sur le lit avec d'autres objets, s'étire... Depuis, le couple n'a de cesse de retrouver cette magie de la lumière qui donne naissance ou modifie les images.

La pratique artistique de Lorient et Mélia s'articule entre dessin, peinture, sculpture, installation, photographie et cinéma. Ces artistes sont connus pour concevoir des installations utilisant la lumière sous toutes ses formes. Leur travail se joue de sa captation, de l'incidence de son rayonnement, de ses réflexions et diffractions pour produire des images.

Entre tradition et modernité

À la fois entre tradition et modernité, l'œuvre de Lorient et Mélia interpelle l'histoire de l'art et interroge la société dans laquelle nous vivons. Leur manipulation de divers matériaux n'est pas sans rappeler la pratique d'artistes comme Picasso, Schwitters ou encore du Pop Art. Ce qui caractérise profondément ce dernier, c'est le rôle de la société de consommation et des déformations qu'elle engendre dans notre comportement au quotidien. À partir de ce principe, les artistes américains ont mis en évidence l'influence que peuvent avoir la publicité, les magazines, les bandes dessinées et la télévision sur nos décisions de consommateurs. Sources

que l'on retrouve chez Lorient et Mélia, qui « brassent joyeusement les références, entre l'histoire de l'art très bien assumée et les clins d'oeil à l'imagerie populaire ou enfantine, au cinéma ou au dessin animé »¹. Tout comme le Pop Art, leur travail se caractérise par un intérêt pour les objets ordinaires, l'ironie, ainsi que par la confiance en la puissance des images. Leur art prend appui sur la culture populaire de son temps, lui empruntant sa foi dans le pouvoir des images (*Conversion cathodique*).

Jeux entre le signifiant et le signifié dans le travail de Lorient et Mélia mais également jeux de mots avec les titres aux désignations parfois dadaïstes (*Les vrais défauts* – les vrais des faux). Par leurs intitulés, les artistes s'amuse également à interpeller les peintres ou plasticiens (Véronèse – *Les Noces de Cana* ; Ingres – *La Source* ; Duchamp – *Ready-made in China*), ou encore à « faire leur cinéma » (*Jour de fête*). Leur œuvre est ainsi issue d'une virtuose composition de références et d'objets.

De l'objet...

Lorient et Mélia voient dans les rebuts ou les objets du quotidien qu'ils utilisent se déployer une potentialité insoupçonnée. Lorsqu'ils ne récupèrent pas, ils prennent en photographie. Le couple semble toujours à l'affût d'un objet ou d'un matériau intéressant. En instance d'exclusion, ces objets abandonnés vont connaître une existence inédite par de nouvelles manipulations et changer de statut. Ils passent du déchet à la valeur d'usage, de la valeur d'usage à œuvre (*Dard d'art*). Ils vont être exploités, mais pas pour ce qu'ils étaient destinés à l'origine. Ils vont devenir *Autre*. Lorient et Mélia renouvellent le langage pictural. Ils travaillent avec des éléments

tout faits qu'ils se sont contentés de choisir et d'assembler. Ils proposent une technique fondée sur l'économie de moyens. Ce que les autres jettent comme inutiles, ils le recueillent et l'ordonnent selon leurs désirs artistiques. Semblablement à Schwitters, leur art « retrouve cette primitivité de vivre de chasse, de pêche, de cueillette. Il(s) chasse(nt) le déchet, pêche(nt) l'ordure fastueuse, part(ent) à la cueillette de merveilles abandonnées, invisibles pour les autres »². Il existe une poésie du rebut et une séduction dans l'accumulation chez ces plasticiens. L'œuvre créée n'en sera pas moins une œuvre sensible et réceptive.

Voici des artistes dont les agencements à partir de débris du monde industrialisé débouchent sur un art qui renverse l'ordre établi : un *Renversement de la rétine* ³.

... à l'image

Un couple d'artistes : Lorient et Mélia, Mélia et Lorient, les Lorient-Mélia. Qui est qui, qui fait quoi ? Quelle importance ? Ce double, ne formant qu'un, est à comparer à l'image spéculaire propre à Merleau-Ponty qui « change moi en autrui et autrui en moi ». Il renvoie ainsi au fondement principal de leur travail plastique : la construction de l'image. Du chaos naît la forme. Comme une peinture, les taches appliquées « par hasard » forment une image. L'œuvre de Lorient et Mélia est une histoire de construction et de vision, mais d'une vision à deux registres. L'entrelacement s'effectue entre l'imaginaire et le réel, comme les figures que l'on se met à percevoir dans les tapisseries à fleurs lors de moments de rêverie (*Blanc de Meudon*).

La vision est la force de leur travail. Les images qu'ils produisent sont semblables à l'image spéculaire. Toutefois, la figure

ne surgit non pas d'un miroir mais de réflexions lumineuses et objectales. L'apparition, de l'ordre de l'épiphanie, se révèle au spectateur et avant tout aux artistes, créateurs de celle-ci. Elle naît de leur intention. « Les dispositifs que Lorient et Mélia conçoivent sont en réalité le fruit d'un travail longuement réfléchi qui ne supporte aucune espèce d'improvisation » rappelle Philippe Piguet ⁴. Certaines œuvres avoisinent le théâtre d'ombres. Des objets – proches d'un fouillis cependant minutieusement et savamment échafaudé – font naître, par un jeu de lumière, une nette figure qui se reflète sur un mur, un plafond ou encore une surface autre. Sous cette légèreté, sous ce carnaval de formes et d'objets, rien n'est laissé au hasard. Malgré l'apparent désordre, chaque objet a sa place afin de produire, avec l'aide de la trajectoire de la lumière et des obstacles, une figure bien distincte des objets dont elle est issue (*L'effet papillon*).

Cette « écriture de lumière » inventée par le couple rappelle la photographie. *Révéler* est la propriété principale de ce procédé. Lorient et Mélia travaillent avec le double, produisent des figures impalpables. Ils fonctionnent avec la lumière qui est la condition *sine qua non* de la photographie. Comme pour cette dernière, leurs images partent d'objets réels, elles se déplacent et se (dé)matérialisent. On aboutit à un reflet de reflets, à un double de doubles. Les installations de Lorient et Mélia sont des « décalcomanies du réel »⁵, un certificat de présence mais pas forcément de réalité. Elles demeurent près de la réalité mais n'en restent pas moins une illusion trompeuse, un leurre (*On ne se voit jamais comme Monet*).

Pour ce qui est de leurs images projetées, elles ne ressemblent pas aux objets rassemblés qui les engendrent. Souvent,

il n'y a pas un cm² de l'image qui soit identique aux objets présents. Ces figures sont des apparitions sorties de l'ombre (ou de la lumière), c'est « voir apparaître ce qui se dissimule »⁶. Elles sont des *phainomenon*, le paraître de ce qui paraît. Les objets dématérialisent ce qu'ils produisent, fabriquent des « copies irréelles d'entités elles-mêmes dépourvues d'être et de vérité »⁷. Ces images sont des présences immatérielles par essence. Elles s'apparentent à une image *achiropoiète*, c'est-à-dire à une image non faite par la main de l'homme. Ce sont des « empreintes » miraculeuses. Ces projections dépendent toutefois d'un phénomène physique, d'un phénomène de réflexion, le miracle dans la physique n'existant pas. Ce sont en effet les interventions des artistes, leurs calculs, leur ingéniosité, leur logique, qui créent l'image. Lorient et Méliá réconcilient magie et technique, plaisir immédiat et élaboration intellectuelle. Ils découvrent et observent des espaces de contradictions (**Le paradoxe du menteur**).

L'image et la réalité sont à différencier dans leur travail. Leurs installations induisent forcément un double espace : un espace premier et un espace second ; un espace tangible et un espace imaginaire ; une existence réelle et une existence fictive. Soit un espace iconique : espace de représentation ; espace de réplique ; espace où des regards vont s'échanger ; espace de contemplation. L'image produite par Lorient et Méliá s'apparente à une icône païenne qui vise la ressemblance et tend à figurer, à rendre manifeste. Possédant une efficacité culturelle et visuelle, l'icône appelle la méditation, la sensibilité du spectateur. Ce dernier n'est pas exclu de l'espace dans lequel sont exposées les installations du couple. Cet espace scénique est un lieu d'échanges, les interventions mentale et physique du

spectateur entrant totalement dans le processus visuel (**Le dernier mot**).

D'une grande charge poétique, l'œuvre de Lorient et Méliá, réalisée visiblement avec amusement et plaisir, avive l'imaginaire, la sensibilité et l'entendement du spectateur, cherchant, dans ces déplacements visuels et ces transferts, l'énigme du leurre. Le *chercheur d'énigme*⁸ tend à trouver le passage, le « au-delà de », qui l'amène vers l'*Autre*, soit vers l'image. L'image, ce « piège à regard »⁹, découle pourtant du « déjà-là » (**Arborescence**). Les images de Lorient et Méliá relèvent en effet du *speculum mundi* lacanien. Spectacle du monde. Lorient et Méliá observent le monde. Ils montrent son squelette, sa fragilité, son évolution, mais, sous leur regard, ils le réorganisent. Les images produites par les artistes sont fragiles, se transformant en même temps que la lumière évolue. Le couple crée ainsi une précarité de l'image, une instabilité d'un monde, en mutation, avec ses failles et ses travers, ses « **Parts d'ombre** ». Un monde en désordre pour que nous soyons suffisamment rassurés de voir s'en dégager des images d'une pareille beauté. Telle est la force de ces artistes.

Par ses effets figuratifs et épiphoniques, scientifiques et poétiques, leur œuvre n'est que l'écho d'un monde inconstant, d'un univers « scopique », d'une création d'eux-mêmes : Lorient-Méliá, un joli méli mélo fait d'ombres et de lumière, d'apparition et de disparition, de révélation et d'illusion, de tâtonnement et d'assurance, de culture populaire et de références artistiques, ayant probablement le pouvoir de transformer l'oiseau au plumage jaune (Lorient) en arbre d'Asie aux fleurs mauves (Méliá) et vice versa. Qui sait ? Ou serait-ce *Le diable, probablement*¹⁰ ?...

1/ Phrase tirée du communiqué de presse de l'exposition de Lorient et Mélià « Vu-Pas-Vu » au Musée des Beaux-Arts d'Angers, du 30 octobre 2010 au 13 mars 2011

2/ Cf. Gilbert Lascault, *Poubelle's blues*, Traverses n°11 : Le reste

3/ Titre emprunté à une œuvre de Gaëlle Hippolyte et donné au Parcours Contemporain 2005

4/ In *Lorient/Mélià - Georges Rousse*, catalogue de l'exposition du centre d'art contemporain chapelle Jeanne d'Arc, Thouars, 2001

5/ Rosalind Krauss, *Le photographique*, Editions Macula, 1990

6/ Georges Didi-Huberman, *Ce que nous voyons, ce qui nous regarde*, Les Editions de Minuit, Paris, 1992

7/ Cf. Jacques Taminiaux, *Le penseur et le peintre : sur Merleau-Ponty*, La part de l'œil : Art et phénoménologie, 1991

8/ Titre d'une installation de Lorient et Mélià

9/ Expression de Jacques Lacan

10/ Titre d'une installation de Lorient et Mélià



Maison Jean Chevolleau

Dard d'art, 2007

Quelques boulettes de colle associées à des résidus infiniment petits sont suspendues dans l'espace. Traversé par un rayon lumineux, le conglomerat projette au mur un accouplement d'hyménoptères. Un moteur actionne le tout pour rendre la vivacité de cette pulsion vitale...



Le dernier mot, 1995 © Christian Leray

Les vrais défauts, 2011

Les aspérités, imperfections et brèches du carrelage du couloir de la Maison Chevolleau offrent à Lorient et Mélià des possibilités de vagabondage et d'invention. À l'instar de Léonard de Vinci qui recommandait au peintre d'aiguiser son regard en portant son attention sur les taches qui constituent la matière des vieux murs, Lorient et Mélià ont porté leur égard sur les marques qui déforment ces vieux carreaux. À partir de photographies, ils nous montrent deux visions de ces derniers : une réelle et une chimérique, la deuxième vision étant non seulement l'interprétation qu'ils donnent aux imperfections du sol mais étant également provoquée par l'ombre du spectateur. Entrer dans l'obscur pour dévoiler et exposer sa part d'ombre, ses vices. Affirmer sa duplicité, le faux du vrai, ses *Vrais défauts*.

Le dernier mot, 1995

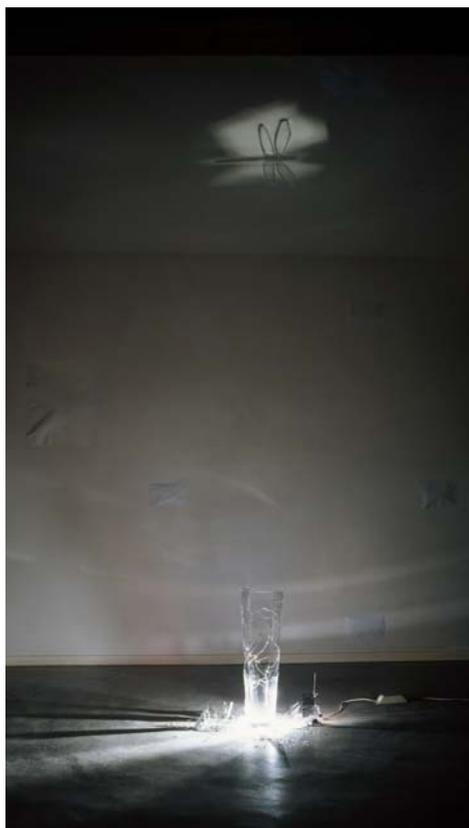
Une installation sur un bureau : une machine à écrire, une lampe et une pierre sur un socle. Excepté la présence d'un rétroviseur sur lequel sont collées diverses babioles, le tout rappelle l'espace d'activité d'une secrétaire ou encore d'un poète avec ses fournitures de travail et l'étalage de sa statuette porte-chance. Le rétroviseur est accompagné de petits miroirs qui remplacent certaines lettres des touches de la machine. Le résultat de ce jeu inévitablement spéculaire sont le reflet d'une tête de mort sur la pierre et, à l'instar d'un piano truqué, en tapotant sur les frappes, le mouvement de ses dents !... *Le dernier mot* de l'auteur...

Musée Vendéen de Fontenay-le-Comte

L'effet papillon N°1, 2003

L'effet papillon N°2, 2003

L'installation *L'effet papillon* est en judicieux écho avec la collection des verreries gallo-romaines, où jeux formels et matériels, jeux de transparence et de finesse, sont subtilement perceptibles. Ces verreries du II^e et III^e siècles de notre ère, retrouvées sur des sites funéraires de la région, ne sont pas sans rappeler les bouleversements que le monde a subis depuis de nombreux siècles : séismes, tornades, guerres. Le jeu entre le signifiant et le signifié est ici bien perceptible. Composée de vases cassés et de morceaux de verre au sol, laissant au plafond les reflets d'une mouche et d'une libellule, l'installation résume « l'effet papillon », métaphore expliquant l'apparition possible du chaos : l'infime variation d'un élément pourrait, en s'amplifiant progressivement, provoquer d'énormes perturbations. Cette métaphore est exprimée par une question : un simple battement d'ailes d'un papillon peut-il déclencher une tornade à l'autre bout du monde ? Dans l'installation *L'effet papillon*, Loriot et Méliá inversent le processus : c'est de l'accident qu'émerge la délicatesse de l'insecte ailé, non palpable. Par son titre, l'œuvre éclaire le travail du couple, où l'infime côtoie le désastre, ici maîtrisé ; la temporalité effleure l'éphémère ; la quiétude frôle la menace.

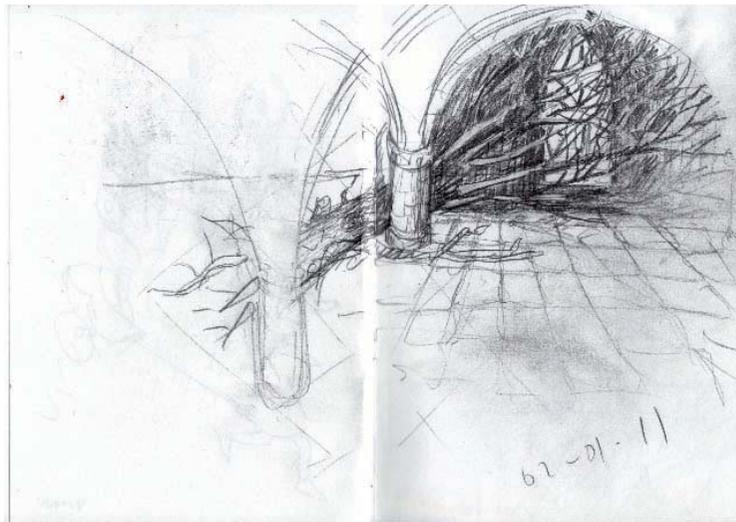




Le paradoxe du menteur, 2010 © Gregg Bréhin

Le paradoxe du menteur, 2010

Loriot et Méliá observent le monde et les images du quotidien dans l'installation *Le paradoxe du menteur*. Composée d'un gyrophare, de paquets de cigarettes et de figurines en papier, l'installation montre des saynètes qui défilent comme autour d'une piste de cirque : une ronde de dromadaires courant dans le désert avec chacun sur sa bosse un musicien, un magicien, des escrimeurs, une danseuse, etc. en équilibre instable. Cette instabilité serait-elle l'illustration à la fois de la contre-vérité et de l'hypocrisie du monde actuel ? En effet, *Le Paradoxe du menteur* dénonce ironiquement l'hypocrisie de certains lobbies, et plus particulièrement les industries de tabac, qui ont l'audace de vendre et d'inscrire sur les paquets « Fumer tue ». Aussi, est-ce que tous ces personnages en papier, animés d'un mouvement sans fin et mécanique, vivraient dans un monde fragile et seraient inconscients de leurs actes ? Quel est ce cirque au bord du gouffre : la situation contradictoire du monde d'aujourd'hui ou l'absurdité de la vie ?



Arborescence, 2011 – Croquis © Lorient-Mélia

Maison Billaud

Blanc de Meudon, 2011

L'œuvre à la Maison Billaud nous questionne sur la peinture et plus particulièrement sur son basculement. Lorient et Méliá conçoivent une vanité à travers le blanc de Meudon qui recouvre la vitrine, matière à la fois picturale et graphique.

D'un premier abord espace en déshérence ou en chantier par le recouvrement des vitres, des zones circulaires non enduites, de la grandeur d'un œil, poussent dans un second temps le spectateur à regarder à l'intérieur du bâtiment. Par un jeu de miroir et de réflexion, des figurations – à savoir des formes funèbres, des squelettes et des ossements – se détachent des badigeonnages et des coups de pinceaux aléatoires de la poudre blanche. Les pulsions scopiques du spectateur sont ainsi provoquées par la matière en formation qui laisse surgir d'étranges danses macabres, entraînant le voyeur dans une ronde de lurons, jonglant entre les différents œilletons.

Cave de l'Hôtel Gobin

Arborescence, 2011

Lorient et Méliá imaginent une origine fantasmagorique de la cave de l'Hôtel Gobin en y intégrant un vitrail, de style gothique. D'un angle de vue, des morceaux de papier sont visibles dans les ramifications d'un arbre mort, posé au sol. Qu'est-ce que ce désordre ? Des déchets jetés par des passants malveillants ? D'un second angle, ces mêmes papiers, réfléchissants, se regroupent pour former le vitrail. Les branches dessinent la composition, tracent les lignes noires traditionnellement de plomb. Habituellement translucide, ce vitrail rayonne non pas avec la lumière naturelle, provenant de l'extérieur, mais par une source lumineuse placée à l'intérieur de la cave : révélation inattendue, écran insolite, leurre.

Orangerie

On ne se voit jamais comme Monet, 2011

Les impressionnistes ont fait de la lumière l'élément essentiel et mouvant de leur peinture. Un des plus célèbres représentants du courant, Monet, voit ses *Nymphéas* abrités dans l'orangerie des Tuileries à Paris. Pour Fontenay, Lorient et Mélia rétablissent l'histoire en réinvestissant « notre » orangerie, la transformant en espace pictural, à savoir en caisson lumineux.

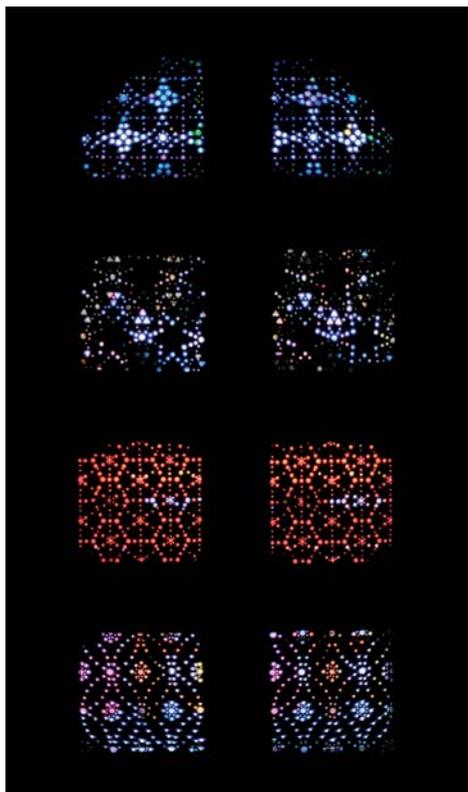
De dehors, le spectateur perçoit une vieille serre ou encore un atelier de forgeron, par ses carreaux abîmés. De l'intérieur, ces mêmes carreaux se métamorphosent en paysage aux touches divisées, papillotant, aux contours flottants. La lumière, émanant du jardin, révèle une vision champêtre, proche des peintures impressionnistes. Tout comme ces peintres, Lorient et Mélia créent l'image grâce au flou, privilégiant l'« impression » instantanée sur la construction de l'esprit. Une quête sans fin de lumière d'une part et de présence réelle d'autre part.



Chapelle des Filles Notre-Dame

Conversion cathodique, 2006

Le spectateur découvre des vitraux scintiller, ondoyer et nasiller dans la chapelle. Composés de dessins en rosaces, étincelants et fluctuants, colorés et abstraits, ces vitraux sont en mouvements continus et sonores. D'un pointillisme aux couleurs changeantes, ce « technovitrail » est en fait l'installation de huit téléviseurs branchés en direct sur des chaînes de grande écoute derrière une paroi ajourée, tel un moucharabieh perforé de motifs en arabesques. Au fur et à mesure que le spectateur s'en approche, le bourdonnement entendu dans un premier temps se transforme en un mélange de bribes de voix, de génériques, de musiques et de slogans publicitaires. Cette diffusion en direct produit à chaque instant un tableau inédit. Tête-à-tête cathodique ou conversation cathodique ? En mariant religion et télévision, *Conversion cathodique* souligne l'importance de la télévision dans notre société contemporaine, soit l'influence quasi religieuse de celle-ci dans nos foyers. Retraite obscure et télévisuelle, telle est notre (télé)réalité...



RENSEIGNEMENTS

MAISON JEAN CHEVOLLEAU
4 rue des Halles, 85200 FONTENAY-LE-COMTE
Tél. 02 28 13 01 05
maison.chevolleau@ville-fontenaylecomte.fr
www.ville-fontenaylecomte.fr
(vivre à Fontenay – vie culturelle)

MANIFESTATION GRATUITE

VISITES DU PARCOURS CONTEMPORAIN

Du 9 juillet au 1^{er} octobre. visible du mardi au samedi de 14h30 à 18h.
Fermé le 14 juillet.
Prolongation jusqu'au 14 octobre pour les scolaires.

VISITES COMMENTÉES

À partir de deux personnes

Départ à 16h du mardi au samedi

En septembre : sur RDV du mardi au samedi
Départ des visites de la Maison Chevolleau
GRATUIT

VISITES EN SOIRÉE

Judis 28 juillet et 11 août

RDV Maison Jean Chevolleau à 20h30
GRATUIT

LES ENFANTS FONT LE PARCOURS !

VISITES FAMILIALES

Mercredis 27 juillet, 10 et 24 août

Visite axée sur un discours compréhensible pour l'enfant mais correspondant également aux parents, elle permet de créer une complicité entre eux.

RDV Maison Jean Chevolleau à 10h30

Durée : 1h30
GRATUIT

VISITES-ATELIERS

Mercredis 20 juillet, 3 août, 17 août

Découverte d'une œuvre, suivie d'un atelier d'expression artistique.

RDV Musée Vendéen de Fontenay à 10h30

Public 6/12 ans – Durée : 1h30 – Tarif : 3€

20 juillet

« Ombres chinoises autour du bestiaire »

Mise en scène où se combinent formes, ombres et lumières (jeux de découpages, assemblages, collages).

3 août

« Le rêve sous nos pas »

Intervention graphique sur photographie.

17 août

« Paysage en boîte »

Création d'un caisson lumineux laissant apparaître un paysage (volume et peinture).



La Ville de Fontenay-le-Comte, avec le soutien de l'Etat – Préfecture de la région Pays de la Loire, DRAC des Pays de la Loire –, et du Conseil régional des Pays de la Loire.

